

**LA MISSION EXEMPLAIRE
DE VICTOR MARTIN
À AUSCHWITZ
1942 – 1943
UN HOMME SEUL FACE À LA BARBARIE**

PAR BERNARD KROUCK¹

Parler de Victor Martin aujourd'hui, plus de soixante ans après sa mission à Auschwitz, c'est évoquer l'une des figures les plus étonnantes et les plus attachantes de la Résistance en Belgique, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Victor Martin est né le 19 janvier 1912 à Blaton, une petite localité du Hainaut, située à proximité immédiate de la frontière française. Fils d'un petit industriel de la bonneterie, Victor Martin fait de brillantes études au Collège catholique d'Ath, qu'il poursuit à l'Université catholique de Louvain, études couronnées par un doctorat de sociologie. Pour le mener à bien, Martin n'hésite pas à descendre à la mine de Boussu pour connaître les conditions de vie et de travail des ouvriers et à voyager dans l'Europe des années 1930, dans l'Allemagne nazie constellée de croix gammées, dans la France du Front Populaire et enfin en Suisse, où il mènera bien plus tard une partie de sa carrière professionnelle. Très vite, il s'éveille aux questions sociales, politiques et internationales. Dans cette Belgique d'avant-guerre, marquée par la crise, le mouvement rexiste de Léon Degrelle inquiète par ses outrances. A Blaton, le jeune Victor, auréolé de ses diplômes universitaires, entretient ses amis et ses voisins de ce qu'il a vu à l'étranger, mais aussi des menaces qui se profilent à l'horizon, la guerre civile qui ravage l'Espagne, l'agression de la République de Chine par l'armée japonaise... (1)

La Belgique avait voulu revenir à sa neutralité, statut qui ne l'avait pas protégée en 1914, et qui fut sans effet face au régime cynique et dépourvu de scrupules qui avait été instauré par Hitler en Allemagne. Elle fut attaquée le 10 mai 1940 et Victor Martin fut entraîné sur les routes de l'exode comme des millions d'autres. Rentré en Belgique, il ne pouvait supporter le spectacle qui s'offrait à lui. Pays occupé et malheureux, le royaume voyait des groupes fascistes ultra-minoritaires tenir la rue tandis que les réquisitions et les pillages étaient menés par l'armée allemande. Parallèlement, les nazis appliquaient une politique antisémite assez brutale, qui visait une population essentiellement composée de réfugiés venus d'Allemagne, de Pologne et d'Europe centrale, des gens pauvres, ne maîtrisant pas toujours correctement le français et le flamand – mais souvent organisée dans des associations religieuses ou politiques (communistes, socialistes, bundistes, sionistes de gauche ou de droite) – Cette politique antisémite se révèle sous son vrai jour avec la création de l'association des Juifs en Belgique, sorte de Judenrat occidental, la décision d'imposer l'étoile jaune pour

¹ **Bernard Krouck**, professeur d'histoire-géographie, maître de conférence à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, est l'auteur de *Victor Martin - Un résistant sorti de l'oubli* (Edition Les Eperonniers, Bruxelles-1995) et co-auteur du film de Didier Roten, *La Mission de Victor Martin* (2000).

marquer la population juive, et surtout les premières arrestations conduisant à la caserne Dossin à Malines (en flamand Mechelen). A l'été 1942, s'ébranlèrent les premiers convois de déportés juifs de Belgique. Leur destination: la Haute Silésie. Leur sort: inconnu. C'est à ce moment précis que Victor Martin entra en scène.

Depuis deux ans, Victor Martin, ulcéré par le sort que les nazis réservaient à son pays, cherchait à entrer en contact avec la résistance. Par un réseau puisant ses racines à l'Université de Louvain, parmi les anciens de Louvain, Victor Martin rencontre un dirigeant du Front de l'Indépendance. C'est un groupe numériquement peu important, au départ une création du parti communiste belge pour élargir son influence dans un pays où les votes communistes sont très minoritaires. De fait, chrétiens-sociaux, libéraux, socialistes et catholiques de gauche jouent un rôle non négligeable au sein du Front de l'Indépendance. Celui-ci développe des structures professionnelles en direction des paysans, des médecins, des enseignants, des syndicats ouvriers, organise des structures militaires, comme les partisans armés encadrés par des anciens des Brigades internationales. Pendant l'été 1942, les menaces se faisant plus précises, un dirigeant du Front de l'Indépendance, Ghert Jospa, ingénieur juif d'origine bessarabienne et militant communiste, fonde le Comité de défense des Juifs qui fédère presque tous les courants des Juifs de Belgique, nationaux et immigrés, riches et pauvres, religieux et laïques, confrontés au plus terrible danger.

Victor Martin est entré au Front de l'Indépendance dans la perspective d'une action d'espionnage industriel. Sociologue reconnu, universitaire brillant, parlant couramment plusieurs langues dont l'allemand à la perfection, il est un atout pour le FI. Il ignore simplement qu'il va être amené à faire une mission d'espionnage non pas industriel mais humanitaire. C'est ainsi que Victor Martin va entrer dans l'Histoire.

C'est par une rencontre avec Ghert Jospa que Victor Martin va être mis au courant de sa mission. Ghert Jospa l'informe du départ du premier train pour une destination inconnue. On parle de la Haute-Silésie, de la région de Kattowice. Des hommes seraient mis au travail. On a reçu des cartes postales dans lesquelles les déportés affirment être bien arrivés. Puis, plus rien...! Le vide.

La mission de Victor Martin consiste à suivre les traces des convois de déportés depuis la Belgique jusqu'à la Haute-Silésie. Ghert Jospa l'a pourvu d'adresses de familles résidant au ghetto de Sosnowitz. Mais pour entrer en Allemagne, Victor Martin a besoin d'une solide couverture scientifique. Il décide donc de revêtir une nouvelle fois les habits du chercheur en sociologie, prétend vouloir reprendre contact avec ses anciens professeurs allemands, dont le célèbre Professeur Leopold von Wiese de l'Université de Cologne. Il se rend donc dans des centres culturels allemands ouverts à Bruxelles. Malgré la rigueur des troupes d'occupation, qui peut soupçonner un jeune universitaire belge à l'allure inoffensive? Martin obtient très rapidement les autorisations nécessaires.

De Cologne, Victor Martin demande à rencontrer un autre professeur, qui enseigne à Breslau, aux portes de la Haute-Silésie. Membre convaincu du parti nazi,

c'est un spécialiste du comportement différentiel des classes sociales. Martin, qui a passé du temps à Bruxelles et à Cologne à remplir des fiches, vise à parfaire sa couverture tout en se rapprochant le plus possible de son objectif ultime. Il sait qu'à un certain moment il lui faudra accomplir un saut dans l'inconnu. Un jour de février 1943, il prend le train à Breslau et se rend à Sosnowitz.

Dans ce ghetto ouvert où vit provisoirement une assez importante communauté juive qui travaille pour le compte des Allemands, Martin découvre la misère, l'entassement, la promiscuité, la peur, mais, a priori, rien qui prouve indubitablement le sort funeste des Juifs. Les responsables administratifs du ghetto se montrent extrêmement méfiants. Ils lui indiquent néanmoins avoir reçu à l'hôpital du ghetto plusieurs Juifs de Belgique qui travaillent dans des commandos extérieurs du camp d'Auschwitz. Il leur rend immédiatement visite. Leurs affirmations sont troublantes. Ils affirment que les hommes ont été mis au travail dans des conditions très dures, que les femmes et les enfants sont entrés dans le camp, qu'on les y a tués et brûlés. Victor Martin est sous le choc mais ne veut pas y croire. Pour ce jeune universitaire belge, la culture allemande est symbole d'humanisme. C'est l'Allemagne qui a donné au monde Beethoven, Goethe, Schiller, Kant, Hegel, Albert Einstein, tant d'hommes illustres... Comment croire qu'un peuple de si vieille civilisation, nourri de musique et de philosophie, puisse délibérément assassiner des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards, qui ne présentent aucun danger pour son combat? Malgré sa grande culture, Victor Martin est un homme trop rationnel pour concevoir le dessein monstrueux du régime nazi: la "Solution finale de la question juive" passe pour Hitler et ses séides par la destruction, dans un premier temps, des Juifs d'Europe. En voulant connaître le sort des Juifs belges, Martin a fini par se heurter à un des lieux-symboles de ce qu'on appellera bien plus tard, la Shoah.

Martin est un esprit scientifique, il ne veut pas rentrer en Belgique sans avoir pu infirmer ou confirmer les déclarations des Juifs de Sonowitz. A Kattowice, il rencontre par hasard des ouvriers français de la relève (qui précède le STO), venus travailler à la construction de l'usine Buna-Monowitz de la société IG-Farben. Ces hommes vivent en semi-liberté, mais travaillent quotidiennement au contact des déportés concentrationnaires du camp d'Auschwitz III. Après avoir sympathisé avec des Français, Martin finit par s'inquiéter du sort des Juifs. La réponse est terrible: « Ne cherche pas à savoir ce que deviennent les femmes et les enfants. Chaque nuit des trains arrivent en gare d'Auschwitz. On entend des enfants crier, pleurer, puis le silence. Le camp ne peut accueillir que quelques milliers de détenus mais on ne revoit jamais les femmes et les enfants. Comment tuent-ils ces malheureux? C'est un mystère pour nous. Un bon conseil, ne parle pas de ces questions avec les Allemands. Ici tout le monde sait et tout le monde se tait.» Mais Martin est invité au camp des Français et passe même du temps sur le chantier. Il y voit les détenus en pyjama rayé, les clôtures en barbelés, les miradors et ces étranges fumées en provenance de l'ouest, de Birkenau...

Victor Martin décide de revenir. Il est temps de prévenir le monde libre de la terrible réalité d'Auschwitz. On pourra aussi prévenir les victimes et leur éviter ainsi ce sort affreux que les nazis réservent à tous les Juifs d'Europe.

Rentré à Breslau, Victor Martin est malheureusement arrêté par la Gestapo à son hôtel. Trop curieux, il a éveillé l'attention d'un ouvrier français qui a, lui-même,

trop parlé. Incarcéré à Breslau, Martin est finalement transféré à Kattowice, dans un train qui mène d'autres détenus à Auschwitz. "Ces hommes avaient des têtes de condamnés à mort et je crus d'abord que c'était là qu'on m'emmenait", devait écrire bien plus tard Victor Martin. A Kattowice comme à Breslau, Martin connaît la promiscuité des prisons surpeuplées: il y côtoie des Polonais réfractaires au travail obligatoire ou arrêtés pour des broutilles, des jeunes Biélorusses très cultivés mais vivant dans une misère physique indescriptible et souvent en guenilles, des Juifs polonais toujours mornes, vides, silencieux, enfin quelques Parisiens qui conservent leur bagout, à la grande satisfaction de Martin qui y trouve sans doute quelques raisons d'espérer.

Mais la Gestapo le conduit dans ses locaux et entreprend de le faire parler. Que fait-il en Haute-Silésie? Pour qui travaille-t-il? Confronté à l'ouvrier français qui l'a dénoncé, Martin se tait et l'autre semble se rétracter. Martin se tait parce qu'il joue sa tête. Et pourtant les brutes de la Gestapo ne ménagent pas leurs coups pour le faire parler. Finalement, ils le livrent à un interrogateur de l'Abwehr, les services de renseignement militaires. Le lieutenant Becker fait les vérifications d'usage, découvre le matériel scientifique, les fiches et les livres de Victor Martin. On interroge les professeurs allemands, ils sont irréprochables, certains sont même des nazis convaincus. Le lieutenant Becker croit être en présence d'un cas d'espionnage industriel. Il décide de garder Martin à disposition. Il sera interprète – traducteur (payé) pour le compte des Allemands – à Radwitz, qui regroupe trois camps, un camp de "rééducation" pour les Français récalcitrants, premier cercle de l'enfer nazi, un camp de prisonniers de guerre soviétiques soumis aux pires traitements, enfin un camp de travail réservé aux Juifs, qui sont pendus en public à la moindre infraction. On a laissé à Martin son argent mais on lui a pris ses papiers. Le lieutenant Becker espère prendre sur le fait ses éventuels complices. Remarquons que l'officier allemand croit à un cas d'espionnage industriel, il n'imagine pas une seule seconde qu'un homme puisse avoir été envoyé par la Résistance pour s'enquérir du sort des Juifs. Dans la psychologie de masse du III^e Reich, le mépris des "races inférieures" ou "impures" est tel qu'on n'imagine même pas qu'on puisse venir au secours des Juifs ou s'intéresser à leur sort. Cet officier allemand, pourtant de la vieille école, qui ne fait subir aucune torture à Victor Martin, n'est pas différent des autres et pourtant, il ne peut pas être ignorant des crimes commis à Auschwitz...

Victor Martin ne peut pas rester à Radwitz. Il décide de s'évader. Muni de sa première paie, il tente le tout pour le tout, achète un billet de train, traverse l'Allemagne de part en part (2) et rejoint la Belgique près de Malmédy, par les forêts de cette région qu'il connaît particulièrement bien. Rentré à Bruxelles, il renoue ses contacts. Dans un appartement de la capitale belge, en présence des dirigeants du Front de l'Indépendance et du Comité de défense des Juifs, Martin raconte ce qu'il a appris au cours de son terrible périple à travers l'Europe nazie. La décision s'impose: plus un seul Juif ne doit répondre aux convocations de l'autorité occupante car l'internement à la caserne Dossin de Malines signifie la déportation et donc inmanquablement la mort. Le Service social de l'enfance cachée, création du Comité de défense des Juifs, animé par Yvonne Jospa, Ida Journo et une jeune institutrice catholique, Andrée Geulen, a déjà mis à l'abri trois mille enfants juifs. Désormais, ces femmes savent pourquoi elles luttent, contre quel ennemi implacable. Victor Martin rédige un rapport qui leur est transmis ainsi qu'à toutes les structures de la Résistance et même, semble-t-il à Londres. Victor Martin

reprend son activité de clandestin comme responsable du Front de l'Indépendance de Charleroi. Mais la Gestapo décapite à plusieurs reprises la direction du Front de l'Indépendance. Pendant l'été 1943, un militant parle sous la torture (3). Le 20 juillet, Victor Martin est arrêté, malmené, mais il parvient à se payer la tête des Allemands en les induisant en erreur sur les heures et les adresses de ses rendez-vous. Interné à Charleroi puis à Saint-Gilles, Martin est oublié. Un jour, il croise un camarade du Front de l'Indépendance qui lui parle d'un rapport sur les camps de Haute-Silésie sur lequel les Allemands auraient mis la main. Mais ceux-ci n'ont jamais fait le rapprochement avec ce mystérieux interprète qui leur a faussé compagnie au camp de Radwitz.

Envoyé au camp de concentration de Vught aux Pays-Bas, Victor Martin s'évade le 20 avril 1944. Grâce à la complicité de résistants néerlandais, Victor Martin rejoint la Belgique. Il participe aux combats de la libération, à la création du journal "L'Indépendance" de Charleroi et devient un responsable important du Parti Communiste belge dans l'immédiat après-guerre. Il ne le resta pas longtemps, car s'il avait des idéaux qui le portaient dans cette direction, il n'était pas un bon stalinien. Il refusa ainsi de faire des fiches sur les autres militants du PCB. A cette époque, c'était se condamner à retourner à la base. Il quitta du reste le PC en 1956.

Spécialiste de la formation professionnelle des adultes qu'il mit en place en Belgique, Victor Martin accomplit de nombreuses missions pour le compte de l'OCDE et de l'Organisation Internationale du travail au Chili, en Uruguay, à Cuba, au Maroc. Partout, il laissa un excellent souvenir. Basé ensuite à Genève, il s'installa à Thonon-les-Bains et à Féternes, petit village de Haute-Savoie très marqué par l'Occupation (4). Retraité, il se fit naturaliser français et consacra son temps à la préparation du Concours national de la Résistance et de la Déportation en allant parler aux collégiens et aux lycéens de Haute-Savoie. Il fit aussi des recherches sur les combattants locaux engagés dans les Brigades internationales. Mais de sa mission à Auschwitz, il ne parla pratiquement jamais. L'homme restait modeste. Il mourut en novembre 1989 sans avoir recherché la gloire ni la célébrité.

Comment suis-je venu à connaître l'histoire de Victor Martin?

Petit-fils d'un déporté juif arrêté à l'été 1942 à Chalon-sur-Saône, parti en déportation le 7 août 1942 et arrivé à Auschwitz le 9 août pour y rencontrer un destin tragique, j'ai été amené pendant l'été 1992 à me replonger dans ma bibliothèque et à rechercher tout ce qui avait un rapport avec Auschwitz et le destin des Juifs d'Europe. Ma propre histoire familiale rejoignait ainsi ce qu'on appelle (fort mal à propos) la grande histoire. Parmi mes lectures, je repris le monumental ouvrage de Raul Hilberg, *la Destruction des Juifs d'Europe*, publié chez Fayard en 1988. Dans deux petites notes, Raul Hilberg évoque la mission à Auschwitz d'un résistant (belge et chrétien), Victor Martin, en 1942, qui rencontra des Allemands et des Polonais et apprit ainsi la vérité. Hilberg se trompait sur quelques points. Il n'arriva à Auschwitz qu'en février 1943 et ses interlocuteurs furent polonais (juifs) et français essentiellement.

Etonné par cette histoire, j'entrepris des recherches. Persuadé qu'il existait un livre sur cette histoire, si extraordinaire, je me mis en quête de cet ouvrage. Au Centre

de documentation juive contemporaine à Paris, on me conseilla d'écrire à Yad Vashem, à Jérusalem. Je reçus d'Israël une lettre quelques semaines plus tard. Elle contenait le rapport sur la mission de Victor Martin, recueilli de la bouche même de son héros vers 1955-1956, à Bruxelles, par un jeune juriste belge, Marc Goldberg. Celui-ci travaillait pour une institution privée basée à Londres, la Wiener Library. A partir de ce document, ce furent deux années très denses de recherches et d'écriture, qui aboutirent à un livre, *Victor Martin, un résistant sorti de l'oubli*, publié aux éditions Les Eperonniers à Bruxelles en avril 1995. Préfacé par la grande résistante Lucie Aubrac, ce petit livre s'efforçait de rendre justice à un héros exceptionnel, et pas seulement par sa modestie.

Mais l'histoire n'était pas finie. Un livre publié, cela implique des conférences, des voyages, des séances de signatures, des lettres de lecteurs, des interviews. Chaque rencontre, chaque lettre reçue donnait plus d'épaisseur humaine à cet homme si attachant, d'autant que j'avais fait la connaissance de la famille Martin, de son épouse Rose, et de son fils, Philippe. Des amis de Victor Martin, résistants, voisins, collègues de travail, se manifestaient.

Et puis un jour, je reçus un coup de téléphone d'un homme assez âgé, qui s'exprimait avec un accent belge prononcé. L'ayant rappelé, j'appris que ce monsieur voulait faire des recherches sur le même sujet et souhaitait recevoir certains documents dont je m'étais servi. Entre historiens, la règle est de se rendre service et je lui adressai un gros paquet de photocopies. En remerciement, je reçus un mois plus tard un livre ignoble, publié par ce personnage, qui prétendait annoncer "la vérité sur les camps d'extermination" en affirmant, en substance, que les seuls criminels de guerre étaient les Anglais qui avaient bombardé les grandes villes allemandes. Quant aux Juifs d'Auschwitz, les malheureux avaient été déportés en Sibérie par l'Armée Rouge! Il fallait le trouver... Un an plus tard, le même individu, aidé d'un congénère espagnol, publiait un livre qui reprenait en détail mon ouvrage. Ecrit en espagnol, les citations étant en français (!!!), ce pseudo-livre d'histoire y salissait sciemment l'héroïsme de Victor Martin et portait gravement atteinte à sa mémoire. La brochure était publiée hors-commerce par une officine négationniste basée à Anvers et liée par de multiples réseaux à l'extrême droite flamande; ce n'était pas en soi une menace réelle pour la vérité historique. Qui va lire ce genre d'opuscule qui prétend apporter des "révélations" sur un sujet aussi tragique? Néanmoins, il fallait réagir. Que faire si des jeunes de quinze ou dix-sept ans, non avertis, tombent sur ce genre d'ignominies?

Aujourd'hui, la réponse à ce genre d'inepties me semble clairement pédagogique. C'était déjà le cas à l'époque (1997) et je repris contact avec un jeune cinéaste documentariste, Didier Roten, porteur d'une histoire familiale commune, rencontré lors de l'élaboration d'un film sur les Justes, ces êtres admirables qui ont mis en cause leur propre vie et leur sécurité pour venir en aide à d'autres êtres pendant la Shoah. Avec Didier Roten, nous décidâmes de ne pas répondre à ces nostalgiques du nazisme (ils ne méritent même pas un regard de mépris), mais de construire un film autour de la mission Martin, de cette action unique dans l'histoire de la Résistance en Europe de l'Ouest. Ce furent deux années et demie vécues avec passion, cette passion

de la vérité et de l'histoire qui était commune à nos producteurs belges et français et à toutes celles et tous ceux qui se sont joints à cette entreprise. A l'automne 2000, *La mission de Victor Martin*, le film de Didier Roten, était présenté pour la première fois au Centre culturel laïque juif, de Bruxelles (5). Road-movie historique, renforcé par les magnifiques dessins du grand maître de la bande dessinée belge, Bernard Yslaire (6), le film vise un public adulte cultivé, autant que le public scolaire et universitaire. Il a reçu un accueil encourageant du public (7), est passé sur plusieurs chaînes télévisées (8). C'est pour moi essentiellement un outil pédagogique.

Quelle pédagogie peut-on construire autour de cette histoire, de ce livre, de ce film ? Je parlerai en tant qu'enseignant, ayant la chance d'exercer dans le secondaire et dans le supérieur.

J'ai rencontré depuis dix ans, en France et en Belgique, des publics divers et j'ai compris pourquoi la mission de Victor Martin était exemplaire aux yeux des lecteurs. D'abord, il s'agit d'un homme seul, qui se trouve confronté à l'une des pires barbaries du XX^e siècle et qui y répond avec la seule arme dont il dispose: son courage, son bon sens, son intelligence, son humour même, lors de sa seconde arrestation... Le fait qu'il s'appelle "Martin", le nom le plus courant dans l'espace francophone, renforce cette impression d'avoir affaire à Monsieur Tout-le-Monde. Certes, on l'a vu, il a joué de cette apparence inoffensive, de son côté "Tintin chez les nazis"... Car en vérité, avec ses façons anodines, Victor Martin était aussi, et surtout, un universitaire brillant, d'une culture et d'une intelligence supérieures à la moyenne. Son atout, c'était de se glisser facilement dans la peau du personnage. A cela s'ajoute une terrible question qui suscite toujours les interrogations, chez les élèves de troisième, première et terminale et chez les étudiants. Que savait-on à l'époque du génocide? Des livres ont essayé de répondre, parfois indirectement. De grands historiens, comme Walter Laqueur, Richard Breitman, David S. Wyman, Adam Raysky et Stéphane Courtois, ont essayé de fournir une analyse la plus large possible. C'est en effet une question fondamentale qui revient lors de chaque tragédie du XX^e siècle. Que connaissait-on de la terreur stalinienne en URSS et hors d'URSS? Comment a-t-on appris l'ampleur de la tragédie du Cambodge sous la dictature des Khmers Rouges? Les exemples très récents des massacres en ex-Yougoslavie entre 1991 et 1999 et l'abominable génocide des Tutsis du Rwanda en 1994 montrent que nous avons tous les éléments pour savoir et pour comprendre, mais que l'opinion a été trop lente à réagir, à pousser des gouvernements récalcitrants à agir ou à changer de politique. Dès lors la Communauté internationale peut être accusée, à ces moments terribles, de non-assistance à personnes en danger et de complicité de génocide...

En était-il autrement pendant les années 1940?

Après les tueries devant témoins commises en 1941 dans les pays baltes, en Biélorussie et en Ukraine, les nazis décidèrent d'appliquer leur plan d'extermination dans les forêts les plus épaisses de Pologne. Le silence devait recouvrir le crime. Auschwitz est un cas à part. Le camp existait depuis juin 1940 et était destiné, dans un premier temps, à la destruction des élites polonaises. Situé dans une région de circulation intense, sur un nœud ferroviaire, il s'y greffe toute une société industrielle et concentrationnaire. On y voit des camps de prisonniers de guerre, notamment britanniques, de travailleurs obligatoires (belges, français, italiens, russes, polonais...) et,

très vite, un immense périmètre concentrationnaire dirigé par les SS et fondé sur un système de terreur absolue. Tous ces gens coexistent sur le chantier de l'IG-Farben et sont encadrés par des civils allemands, souvent encore plus violents que les SS à l'égard de la main d'œuvre en pyjama rayé. Les convois militaires passent en train par Auschwitz. A partir de 1942, la rumeur se répand, chez les déportés bien sûr, mais chez les autres (prisonniers de guerre et travailleurs forcés, civils polonais et allemands...) qu'il se passe dans le camp des choses abominables. La présence des fumées des crématoires, ces odeurs de chair grillée, ces convois répétés dont on ne voit plus la trace, renforcent ces rumeurs jusqu'à ce que la vérité se fasse jour. **La différence entre Auschwitz et Treblinka ne tient pas au nombre des victimes, presque comparable.** La différence ne tient pas non plus au mode opératoire choisi par les criminels, gaz Zyklon B plutôt que monoxyde de carbone, elle tient plutôt au fait qu'à Auschwitz les victimes appartiennent à tous les groupes: résistants polonais, y compris des prêtres; prisonniers de guerre soviétiques; Juifs pour une part polonais, mais venus aussi de vingt-deux autres nations européennes, Tsiganes; résistants occidentaux (comme ce train de Français, dit "train des tatoués", qui arriva à Auschwitz alors que la plupart des résistants français allaient à Buchenwald, Dachau, Mauthausen, Flossenbürg ou Neuengamme...). Le fait de savoir ce qui se passait à Auschwitz pouvait donc être facilité par de multiples canaux d'information, au premier rang desquels la Résistance polonaise et les organisations juives. Certes, les nazis ne tenaient pas à ce que la vérité soit connue. Mais **dès la fin 1942, on savait pour l'essentiel qu'il se passait quelque chose de terrible à Auschwitz.** La mission de Victor Martin n'en prend que plus de sens. Faute d'informations fiables à 100%, face à des rumeurs faisant état de faits épouvantables, la Résistance belge se trouve face à un terrible dilemme: paniquer la population ou se taire, face à un crime en train de se produire. Le Front de l'Indépendance décide d'envoyer un homme sur place, là où les rumeurs font état d'horreurs inqualifiables. La mission était risquée, dangereuse, elle a réussi parce que Victor Martin, sous des dehors de grande banalité, était un homme exceptionnel. Elle a réussi parce qu'elle a permis de faire comprendre à celles et ceux qui agissaient pour la sauvegarde des enfants qu'ils ne le faisaient pas en vain et qu'ils oeuvraient pour une cause noble et essentielle. Elle n'a malheureusement pas permis d'aller plus loin. Mais trois mille vies d'enfants, est-ce un bilan si négligeable? A-t-on fait mieux au Cambodge? En Bosnie? Au Rwanda? En Tchétchénie? Si on trouve toujours des prêtres courageux, des journalistes intrépides, des médecins audacieux et des humanitaires risque-tout, il est difficile de trouver quelqu'un qui parte seul pour s'enquérir du sort de gens qui lui sont étrangers. Victor Martin l'a fait, et en cela il est déjà exemplaire.

Après la question "qui savait quoi?" d'ordre historique, un second questionnement apparaît: **"Que ferions-nous si cela se reproduisait?"** Nous débordons ici du cadre historique pour travailler dans le cadre de l'éducation civique.

Depuis 1987, je participe avec mes élèves (de troisième essentiellement, mais aussi de première) au Concours national de la Résistance et de la Déportation qui a lieu chaque année dans l'enseignement secondaire. C'est un moyen pédagogique d'insister sur un des points les plus importants et les plus intéressants du programme, en mobilisant les élèves autour d'un sujet de recherche et en les amenant à travailler en groupe. Une épreuve de dissertation individuelle et un dossier documentaire collectif sont les résultats de ce travail. C'est l'occasion d'un travail souvent pluridisciplinaire, réalisé avec des professeurs de nombreuses matières d'enseignement: lettres, allemand,

arts plastiques, musique, technologie, la liste n'est pas limitative... C'est aussi une opportunité d'évoquer des sujets renouvelés, autour de la Résistance (en ciblant des groupes: les jeunes, les femmes, les étrangers... ; des combats de la France Libre ou des horreurs de la nuit concentrationnaire. Avec l'affaire Martin, on peut étudier pratiquement tous les aspects de la Résistance, armée ou non-violente (le sauvetage des enfants juifs en fait partie), l'histoire d'un pays proche pendant la Seconde Guerre mondiale, en l'occurrence la Belgique, enfin tous les sujets qui tournent autour de la Déportation et de la Shoah, comme la différence entre les camps de concentration et d'extermination, les étapes de la persécution des Juifs, le sort des autres groupes de victimes.

Evidemment, si le film est un outil, je pense que sa projection doit s'accompagner d'un travail très minutieux en amont et en aval. Il faut consacrer du temps à cette histoire, il faut accompagner les élèves dans leur quête d'informations (ils sont en général très demandeurs), il faut donc aussi prévoir l'intervention de témoins. Pendant vingt ans, j'ai eu la chance de pouvoir mettre en présence des résistants, des déportés et des jeunes, et cela s'est toujours très bien passé. Il faut maintenant réfléchir au moment où les témoins ne pourront plus venir. C'est pourquoi je crois que tous les outils, j'insiste sur ce point, doivent être utilisés pour susciter l'intérêt de la jeunesse scolaire et universitaire. Je crois qu'il faut utiliser le cinéma, la télévision, c'est-à-dire le film documentaire et le film de fiction, la littérature et la bande dessinée, la musique (on pense aux productions réalisées à Terezin), la peinture et la sculpture. J'ai connu des élèves de première qui n'avaient pas voulu utiliser les simples documents existants mais avaient, dans le cadre d'une section audiovisuelle, réalisé un film sur le dévoilement d'une plaque commémorative, dans une école primaire du vingtième arrondissement de Paris. Le tout accompagné d'une chanson rap de leur cru, fort bien conçue au demeurant. Tous les moyens sont bons pour faire connaître cette histoire.

Pour conclure, j'inviterai chaque collègue à favoriser la constitution d'un fonds documentaire dans son collège ou son lycée, au sein du cabinet d'histoire ou du CDI, portant sur le sujet spécifique qui nous intéresse aujourd'hui. Acheter deux ou trois livres, deux ou trois DVD chaque année, ce n'est peut-être pas grand-chose, mais sur dix ou vingt ans, c'est important. Et c'est encore plus important de les utiliser en associant cet usage avec la visite d'un musée et de lieux de mémoire, en prenant les précautions qui s'imposent pour ne pas choquer la sensibilité des jeunes auxquels nous nous adressons.

Dans ma vie de chercheur et d'enseignant, je n'ai jamais rien vécu d'aussi important que la découverte de la mission Martin. J'aimerais que cette histoire soit connue du plus grand nombre et qu'elle inspire des prises de conscience et des engagements citoyens. Ce serait la plus belle victoire posthume pour cet homme intègre et courageux qui ne demandait rien pour lui-même mais qui n'a pas hésité à braver le danger, pour défendre sa conception de l'humanité. La nôtre.

N'oubliez pas Victor Martin.

Notes

(1) Lors d'un débat organisé à Blaton au printemps 2001, plusieurs anciens du village se rappelaient avoir assisté à une conférence de Victor Martin sur ces questions.

(2) A la lumière de mes recherches et d'une longue correspondance avec le Professeur Léon Papeleux, un ami de Victor Martin, il semblerait que Victor Martin soit venu lui rendre visite dans son camp de prisonniers de guerre et qu'il lui ait fait part de ses terribles découvertes. Léon Papeleux est aujourd'hui décédé. Il est l'auteur d'un des premiers récits de la mission de Victor Martin: *En mission près d'Auschwitz-1943*, La Vie wallonne, tome 56, 1982, pp.110 – 124.

(3) L'auteur connaît l'identité de cet homme, éminent journaliste et militant anti-fasciste. Par respect pour sa mémoire, son nom ne sera pas dévoilé ici. Les seuls coupables sont les gestapistes tortionnaires qui ont usé avec lui de leurs méthodes ignobles.

(4) Une photo de Féternes figure dans de nombreux manuels scolaires. Elle montre l'intrusion, en janvier 1944, de miliciens qui alignent des otages le long de la façade de l'église. De nombreux habitants ont été fusillés ou sont morts en déportation, comme le rappellent des plaques et des monuments. Dans ce pays de bois et de montagnes, à 800 mètres d'altitude, le souvenir des combats de la Résistance semble plus vif que dans bien des régions de France. Nul doute que Victor Martin a été encouragé à s'installer par ce climat particulier et par la qualité d'accueil des Savoyards.

(5) *La mission de Victor Martin*, un film réalisé par Didier Roten (52 minutes). Une coproduction franco-belge, La 8-Production (Paris), Les films de la mémoire (Bruxelles), RTBF (Charleroi) et TV-10 (Angers)

(6) Bernard Yslaire est l'auteur de *Sambre* et de *L'Histoire du Vingtième Ciel*.

(7) Le film a reçu le prix de la recherche historique au XXV^e Festival du film documentaire de l'UNESCO le 14 décembre 2001 et le prix spécial du I^{er} Festival du film documentaire (FIDOC) de Cap Breton le 17 avril 2004.

(8) Notamment la RTBF2, TV5, la chaîne Histoire...